Thérapie

La main retient la pente avec un clou.
Il y a quatre fils d'araignée qui soutiennent le plafond sous le ciel.
Quelque chose n'est pas à l'endroit dans la pièce.
Avançant dans la rue après la première séance de thérapie, il y vit les hommes qui y avançaient mais en tout petits, de loin, presque de la taille de souris ou d'insectes.
Il les voyait par ses yeux comme si ceux-ci étaient eux-mêmes de simples hublots.
Pourtant il n'était pas tombé au fond d'une mer quelconque, ni même issu et dans un utérus ancien.
Il avait recopié à la main un poème, là veille, en russe, sur un cahier, mais il avait eu la paresse de le traduire.
La traduction affaiblit toujours la première lecture se disait-il.
Et il ne connaissait pas suffisamment pour se faire assez de vocabulaire russe, encore.
Il aurait bien voulu relire aussi un poète arabe très ancien, un mu'tazilite, mais il avait aussi la paresse d'aller acheter ce livre loin de chez-lui , et sûrement fort cher en plus.
Il avait toujours peur de trop dépenser son argent, d'user de ce crédit qu'octroie l'argent sur le labeur des autres, lui-même ne parvenant jamais à vendre son propre travail.
Peut-être que la vraie castration c'était ça ? Vivre dans la crainte d'être soi jusqu'à en mourir à petit feu.
Peut-être était-il lui-même ainsi déjà mort sans le savoir.
En tout cas, il était souvent épuisé par le moindre effort, comme celui de soulever une simple cuillère.
Et ce, au fond, un peu comme un mort.

Ivan de Monbrison